

de son esprit, aussitôt qu'une partie de balle les appelait à un plaisir plus solide.

Ses maîtres le redoutaient comme un satirique, et durement ils se vengeaient des surnoms plaisants qu'il leur appliquait, des imitations ridicules qu'il faisait de leurs personnes et de leurs manières. La vanité de Cydias s'enflait de ces persécutions, et son jeune esprit, sentant la force de ses armes, devenait chaque jour plus hautain. — Déjà aussi cet esprit occupait toute sa pensée, faisait tout son souci, toute son étude, remplissait même ses rêves ; et Cydias tombait dans le défaut ordinaire des gens de son espèce qui veulent ajouter, par le secours de l'art, à la richesse de la nature, et s'efforcent en toute occasion de faire d'abord les affaires de leur esprit, oubliant le bon précepte de Gresset :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Ses études terminées, il vint à Paris pour y suivre les cours de l'école de droit. Paris l'attirait, Paris, où l'esprit, dit-on, court les rues, Paris où semblent s'être donné rendez-vous tous les gens d'esprit du monde, Paris qui est assez riche d'esprit pour en défrayer non-seulement la province, mais l'Europe entière. Dans Paris, un homme d'esprit peut-il mourir de faim ? A quoi plutôt ne doit-il pas prétendre ? Toutes les places, toutes les distinctions ne lui sont-elles pas d'avance et de droit assurées ? — Telles étaient les chimères brillantes qui séduisaient l'espoir de Cydias et des siens ; son père le voyait partir, avec orgueil, pour les hautes destinées qui l'attendaient, et sa mère, femme simple de cœur, n'osait pleurer au départ triomphant de ce futur pair de France.

Cydias, en arrivant dans la grande ville, se trouva d'abord réduit à un isolement qui l'effraya : seul, sans amis, sans relations, il avait peur que dans cet abandon qui semblait se faire autour de lui, la pointelaisante de son esprit ne vint à se rouiller, comme la clef d'un appartement désert : la solitude rendait sa vivacité languissante et attristait la gaieté de son humeur. L'homme d'esprit ne peut vivre que dans l'espèce, et, au rebours du sage, il a besoin des autres à toute heure de la journée. — Cydias rechercha avidement la jeunesse qui l'entourait, et dans les premières heures de ce rapprochement, l'attendait un mécompte, un crève-cœur, auquel personne, dans sa province, ne l'avait préparé.

C'est une des pauvretés de l'esprit d'être tellement inhérent aux lieux qu'on habite et aux personnes qu'on fréquente, qu'une fois sorti de ce cercle familier, non-seulement il perd tout son sel et toute sa gaieté, mais devient à peine intelligible pour ceux qui n'y sont point dès longtemps initiés.

L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.

Lorsque Cydias parut dans les réunions de jeunes gens, dans les lieux publics que hantent les écoles, et qu'il se hasarda à élever la voix, comme il y était accoutumé, on le regarda avec de grands yeux, on haussa les épaules, et il put entendre de plusieurs bouches sortir ces terribles mots : "Méchant plaisant !" — Cydias s'était bien préparé à une effrayante rivalité, à une concurrence redoutable ; il savait qu'il tomberait d'abord sous ce niveau terrible d'égalité qui n'existe point en province, mais il espérait au moins tenir sa place parmi ces nombreux esprits qui peuplent la grande ville, et même il avait la confiance de devenir à la longue *primus inter pares*, le premier entre ces pairs. Mais se voir rejeté tout d'un coup de cette brillante compagnie où il voulait entrer, se voir exclu, sans appel, du cercle où il avait jusqu'a-

lors vécu sans égaux, ce fut là un amer désenchantement. Il en vint à douter de son esprit, à maudire ceux qui l'avaient élevé dans la foi de cette qualité qui lui manquait ; et il voulut déjà repartir pour sa province.

L'orgueil le retint. — Il se résigna au rôle de personnage muet, et se fit l'auditeur assidu de ceux qui avaient l'attention de la foule ; il étudia partout et avec constance cet esprit parisien qui lui était inconnu ; il suivit les théâtres, les journaux, les estaminets, les onfresnes ; que sais-je encore ? — Et son astre éclipsé brilla de nouveau sur l'horizon.

Les deux qualités qui le saisirent d'abord, et qu'il s'assimila les premières dans cette étude qu'il fit de l'esprit parisien, ce furent, sous l'influence du monde libertin qu'il fréquentait dans le quartier des étudiants, la plaisanterie licencieuse et la goguenarderie effrénée. Combien de beaux esprits de nos écoles doivent leur renom à la verve de leurs quolibets grivois et de leurs chansons éhontées ! J'en appelle au souvenir de tous ceux qui ont passé par cette existence de bals publics et d'estaminets : la gaieté de leur jeunesse ne résonne-t-elle pas en eux comme un sale refrain mêlé de gros rires et de fumée de tabac ? Et si de l'esprit qu'ils avaient alors l'on retranchait l'obscénité, n'atténuerait-on pas singulièrement la somme de leurs plaisanteries et de leurs bons mots ? — La goguenarderie est un mal plus étendu encore, et dans tout Paris, si l'on en excepte la meilleure compagnie, les bons plaisants ne sont que des goguenards impitoyables, tournant en dérision tout ce qui est honnête, moral, et sacrifiant à leur ironie toutes choses graves, sérieuses et dignes de respect. — Licence et goguenarderie se résument d'ailleurs en ce mot trivial de *blague*, qui semble appartenir exclusivement à Paris et avoir hérité en partie de l'ancienne gasconnade.

Cydias fut bientôt passé maître en ce double genre d'esprit dont nous parlons : l'impudeur et l'effronterie lui devinrent aisément familières, et, grâce à sa gaieté naturelle, il leur donnait un tour comique qui les assaisonnait merveilleusement. — Puis il avait trouvé commode de se moquer de tout, et sans peine il avait jeté le léger bagage de religion et de moralité que son éducation toute *spirituelle* lui avait encore laissé. Désormais à ses yeux le monde ne se composait que de trois classes de personnes : les plaisants, les rieurs et les ridicules ; les notions du bien et du mal s'effaçaient chaque jour de son cœur sous celles du risible ; toutes choses, même les plus déshonnêtes, lui apparaissaient par un côté plaisant qui lui suggérait une abondance de railleries amusantes ; et volontiers il aurait dit comme Cléon, dans la comédie du *Méchant* :

Tout le monde est méchant et personne ne l'est ;
On reçoit et l'on rend, on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Si vous parlez des faits et des trucceries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries...
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime ;
Aujourd'hui dans le monde, on ne connaît qu'un crime,
C'est l'ennui ; pour le fuir, tous les moyens sont bons ;
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aumait si fort ; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule ;
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend,
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

Cydias devint le plaisant de son quartier, comme il avait été celui de son collège ; partout on fêtait son esprit, on invitait sa gaieté, on choyait ses saillies et ses épigrammes ; il était le boute-en-train nécessaire de tou-

tes les parties, le dessert obligé de toutes les orgies. "Allons, Cydias, fais-nous rire !" Et Cydias pouvait dire, comme le Falstaff de Shakespeare : "Non seulement je suis factieux, moi ; mais c'est encore moi qui suis la cause de tout l'esprit que peuvent avoir les autres."

Ain i se passait sa jeunesse, dans le vin et le gros esprit ; cependant ses études de droit se faisaient légèrement comme celles du collègue, il devinait plutôt qu'il n'apprenait ; confiant en sa facilité, et méprisant toujours le travail et le travailleur, son intelligence semblait n'être capable que de l'esprit, la science la rebutait et l'ennuyait. De même son caractère tournait exclusivement à l'esprit ; et comme enfant, il n'avait ni bon ni mauvais, mais seulement espérille, homme, il se voyait condamné à n'être rien que spirituel : jamais, en parlant de lui, on n'ajoutait à son nom une autre qualité que celle d'homme d'esprit, si ce n'est pourtant celle de bon enfant, ce qui voulait dire qu'il faisait rire les autres. — Et toujours il demeurait sans amis, sa frivolité éloignant les uns, ses railleries effrayant les autres, et lui-même se montrant prêt, en toute occasion, à sacrifier son meilleur camarade au plaisir de dire un bon mot qui eût l'applaudissement d'un minis.

Cydias sentit enfin qu'il prenait de l'âge ; il était dès longtemps reçu avocat, et son père lui demandait sans cesse de réaliser les espérances que toute sa famille avait placées sur sa tête. D'autre part, Cydias se dégoûtait du monde licencieux et de la mauvaise compagnie où il avait vécu jusqu'alors ; sa gaieté de jeunesse se tarissait, et son esprit voulait de nouveaux aliments ; il prétendait donc désormais briller sur un plus beau théâtre, et avec envie, il regardait ces salons dorés, refuge de la conversation polie, de la causerie élégante et de l'esprit raffiné. Faire sourire les femmes à la mode, dérider le front grave des *jeunes premières* de la fashion, n'est-ce pas l'effet le plus brillant et le plus flatteur que puisse désirer un causeur spirituel, un diseur de ces jolis mots, de ces riens agréables, qui font valoir un homme mieux que des discours solides et de bons raisonnements ?

Cydias, à force de soins, se poussa enfin dans ce beau monde, qui avait pour lui un invincible attrait. Et là, il sentit tout à coup comme de nouveaux bas-fonds, comme une sécheresse subite dans les eaux de son esprit. Il avait contracté, dans la société de ses anciens rieurs, un mauvais air, un mauvais ton et un mauvais style ; et il sentait que sa compagnie devait paraître détestable aux initiés de la politesse et de l'urbanité. Il lui fallut donc faire encore un apprentissage, se remettre, déjà vieux, à l'humiliante école du silence, et tailler son gros esprit brut en petites facettes fines et chatoyantes.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.

Mais Cydias, comme ce héros de Jean-Paul Richter, "faisait de son esprit ce qu'un artificier fait de la poudre, c'est-à-dire qu'il lui donnait toutes les formes." D'ailleurs, on sait que le grand sceuil des personnes spirituelles, c'est la difficulté de savoir faire accorder ensemble leur esprit et leur caractère. Duclou, le moraliste, disait justement que d'ordinaire "on n'a pas le caractère de son esprit ou l'esprit de son caractère." Or, Cydias n'avait précisément d'autre caractère que son esprit qui lui tenait lieu de tout, de cœur, de cœur et même de raison. Il était, dans un salon, en sa qualité d'homme d'esprit,